

PAYSAGES DE LA  
TRENTIÈME ANNÉE

PREMIÈRE PARTIE

I

L'absurde ne peut pas aller plus loin, mais mon malheur, fondé sur l'absurde, n'en était pas moins fort réel. (*Vie de Henry Brûlard*).

Le paquebot partit du port de la Joliette un peu avant le coucher du soleil. La Méditerranée était couleur d'indigo à cause du mistral qui la retroussait. Il y avait des vols d'oiseaux blancs, de la brume rose sur la côte qui fuyait. Mon cœur se taisait, et je me laissai bercer par la joie fraîche du paysage marin. Le bateau dansait dans le vent. Lorsque je me réveillai, il rasait le rivage de l'île, glissant droit devant lui comme sur des rails. Il était entré dans la baie au petit jour, tandis que nous dormions encore. Je traversai, en regardant autour de moi le moins possible, la ville qui sommeillait sans grâce, sous les poussières et les déchets de la veille. La maison que je devais habi-

ter était située un peu en dehors et ne donnait aucun signe de réveil au moment où j'y arrivai. Je pris le parti de monter au jardin qui se trouvait disposé en pente sur un des versants de la colline. J'y marchai dans l'ombre jusqu'au sommet. Au moment précis où j'atteignis celui-ci, le soleil dépassa l'horizon, et je me trouvai au milieu d'une si violente allégresse matinale, que j'en faillis chanceler.

Les oliviers gris et les graves eucalyptus frémis-saient sous la pluie d'accords que le soleil tirait de leur feuillage. D'énormes boules de mimosa, humides, trop lourdes, se tenaient immobiles, comme si elles avaient craint de laisser choir leur faix de perles jaunes. Dans l'herbe et les asphodèles, la rosée étincelait. Nulle douceur, mais une sorte de griserie à jeûn, un déchaînement de sons métalliques, comme de fifres et de cymbales, un cri clair et fou. Sur les feuilles rondes des cactus guerriers la lumière tambourinait. Toute cette ferveur me souleva hors de moi-même. Une fois de plus, je m'abandonnai à un muet et téméraire espoir, pareil au condamné qui se remet à croire à la grâce pendant un court moment, tandis qu'on achève les préparatifs.

Au bout de quelques minutes seulement, je songeai à regarder autour de moi. Les crêtes des montagnes dentelaient profondément la haute ligne d'horizon déroulée derrière la colonnade des troncs

plus clairsemés à la lisière du bosquet. Au fond de la cuvette, un morceau de Méditerranée paraissait enclos de toute part. Entre ses eaux bleues et le cirque de montagnes s'arrondissait une petite plaine couverte de jardins, d'arbres en fleurs, de maisons claires. Juste au-dessous de moi la ville, jaune, uniforme, s'avancait en éperon sur les flots, sa jetée recourbée autour de la flottille de torpilleurs dont les fumées légères montaient à travers les arbres.

Paysage animé, mes yeux ni mon cœur n'y trouvèrent de point d'appui. Les choses se juxtaposaient en une variété riante et n'avaient pas besoin de moi. Où porter mon âme qui recommençait à s'inquiéter sourdement ? Je m'assis sous un grand eucalyptus. Autour de moi rôdait une femme maigre, traînant sur un chevalet qu'elle ne posait jamais que pour quelques minutes, un tableau où elle essayait de rendre, dans un bizarre parti-pris de vert et de jaune, le site rose et azuré qui s'étendait devant nous. Elle avait un sourire de folle, et je sus plus tard qu'elle trimballait ainsi cette toile depuis des années. A sa vue, j'eus un brusque serrement de cœur. — Lorsque je redescendis, l'aube n'était déjà plus que le matin.

Ce jardin est un fouillis de plantes odorantes et dures. Le chemin y monte, sablé, en lacets réguliers. Un mur le borde, à droite ; à gauche il se perd dans un bosquet d'oliviers. Je l'arpente